

POLITIQUE, LITTÉRATURE, SCIENCES, INDUSTRIE, COMMERCE.

L'ÉCHO SAUMUROIS

Paraissant les Mardis, Jeudis et Samedis,

JOURNAL D'ANNONCES JUDICIAIRES, INSERTIONS LÉGALES ET AVIS DIVERS.

BUREAU: PLACE DU MARCHÉ-NOIR.

PRIX DES ABBONNEMENTS :

Un an, Saumur. . . 18 fr. » c. Poste, 24 fr. » c.
Six mois, — . . . 10 » — 13 »
Trois mois, — . . . 5 25 — 7 50

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire. — Les abonnements demandés, acceptés ou continués, sans indication de temps ou de termes seront comptés de droit pour une année. — L'abonnement doit être payé d'avance. — Les abonnements de trois mois pourront être payés en timbres-poste de 20 cent., envoyés dans une lettre affranchie.

Gare de Saumur (Service d'hiver, 9 novembre).

DÉPARTS DE SAUMUR VERS NANTES.

3 heures 03 minutes du matin, Express.
9 — 02 — — Omnibus-Mixte.
1 — 33 — — soir, Omnibus-Mixte.
4 — 13 — — Express.
7 — 28 — — Omnibus-Mixte.

DÉPARTS DE SAUMUR VERS PARIS.

3 heures 03 minutes du matin, Mixte.
8 — 35 — — Omnibus-Mixte.
9 — 50 — — Express.
11 — 54 — — Omnibus-Mixte.
5 — 57 — — soir, Omnibus.
10 — 34 — — Express.

PRIX DES INSERTIONS :

Dans les annonces 20 c. la ligne.
Dans les réclames 30 —
Dans les faits divers 50 —
Dans toute autre partie du journal. 75 —

RÉSERVES SONT FAITES :
Du droit de refuser la publication des insertions reçues et même payées, sauf restitution dans ce dernier cas ;
Et du droit de modifier la rédaction des annonces.

ON S'ABONNE A SAUMUR,

AU BUREAU DU JOURNAL, place du Marché-Noir, et chez MM. GRASSET, JAVAUD et MILON, libraires.

Chronique Politique.

On lit dans la Patrie :

« Il résulte d'informations certaines qu'un rapprochement marqué s'opère en ce moment entre l'Italie et l'Autriche. Toutes les causes d'inimitié ont cessé, et les deux pays comprennent qu'en présence des changements survenus en Europe, ils doivent inaugurer une politique nouvelle, et qu'une alliance entre Florence et Vienne est aujourd'hui dans les intérêts des deux nations.

« On assure même qu'après les fêtes de Pâques, une entrevue entre le roi Victor-Emmanuel et l'empereur d'Autriche aura lieu dans une des villes du littoral de l'Adriatique. »

Le Temps ajoute :

« D'après nos informations, ce projet d'entrevue entre les deux souverains d'Autriche et d'Italie est, en effet, très-sérieux ; et nous ne serions pas étonné que le voyage de M. de Grammont à Paris ne s'y rattachât. L'entrevue aura lieu probablement à l'époque où l'empereur d'Autriche, après avoir visité les côtes de la Dalmatie, se rendra à Trieste, par conséquent vers le commencement d'avril. »

D'après la Correspondance du Nord-Est, Photiadès-Bey ne retournerait pas à Athènes, mais serait nommé à l'ambassade de Vienne.

On doit signaler comme un obstacle sérieux à la reprise des relations officielles entre la Turquie et la Grèce la loi de l'Indigénat récemment promulguée par la Porte. Nos lecteurs savent que les Grecs résidant au milieu de l'empire ottoman pouvaient autrefois prendre,

sans y prouver aucun droit, la qualité de sujets hellènes ; ils bénéficiaient alors du régime des capitulations imposées au gouvernement turc, lequel a pris occasion des dernières difficultés pour faire cesser un état de choses qu'il supportait impatiemment depuis longtemps. Il est à croire que les puissances occidentales et chrétiennes interviendront tôt ou tard dans cette affaire dont les suites pourraient devenir sérieuses.

On s'occupe de rapatrier les familles crétoises. On voit ces familles infortunées assiéger à Zante et à Céphalonie les demeures des consuls français. Toutes mourraient de faim et de misère sans les secours que leur fournissent les consuls. Le désarroi est complet dans les finances du gouvernement grec — sans argent et sans crédit.

La Nouvelle presse, de Vienne, assure que des négociations sont imminentes entre la France et la Belgique pour une union politique et commerciale.

M. de Bismark se console de la perte possible de l'alliance italienne, en cherchant outre-mer de nouveaux amis. Le chancelier fédéral, ayant assisté au dîner que M. Bankroft, ambassadeur de l'Union, a donné pour célébrer l'avènement du général Grant, a prononcé le toast suivant :

« Permettez-moi, messieurs, d'interrompre vos entretiens par quelques paroles sur la circonstance qui nous a réunis. Voici le jour où, de l'autre côté de l'Océan, le général victorieux des Etats-Unis entre dans les fonctions de président. Cet événement, en tant qu'il est de

la plus haute importance pour les Etats Unis, a aussi un droit particulier à l'intérêt sympathique de notre pays, car c'est un roi de Prusse, c'est Frédéric II, qui, le premier parmi les souverains non belligérants, a salué la grande république américaine à son aurore.

Quant aux relations qui se sont établies ultérieurement entre les deux pays, je suis heureux de pouvoir constater, non-seulement par mon expérience personnelle de ministre prussien, mais à vue des annales de l'histoire prussienne, que l'entente cordiale qui fut fondée par Washington et par Frédéric n'a jamais souffert la moindre atteinte. Non-seulement il n'a jamais surgi de difficulté entre les deux pays, mais jamais il ne s'est présenté entre eux une seule occasion d'échanger des explications réciproques. Aussi est-ce pour moi non-seulement un vif plaisir, mais en quelque sorte un devoir, de vous prier de porter, avec notre vin allemand, la santé du général Grant, président des Etats-Unis. »

Revenons à l'affaire du Polonais Dunin, expulsé des Etats roumains. Le consul général de France, voyant ses réclamations à ce sujet demeurer vaines, a prié le doyen du corps consulaire, M. Green, consul général de la Grande-Bretagne, de vouloir bien réunir les autres agents des puissances garantes, afin de rédiger une protestation collective. Le consul général de Prusse, le comte de Kaiserling, a naturellement entravé cette démarche, soutenant que M. Green, bien que doyen du corps consulaire, n'avait aucun droit d'inviter ses collègues à une délibération commune. Naturellement aussi, le consul général d'Italie, le

baron Fava, n'étant pas encore averti suffisamment du changement de politique qui se prépare à Florence, a cru devoir appuyer l'attitude du représentant de la Prusse.

La ville de Cracovie a été mise en émoi, il y a quelques jours, par le passage d'un train contenant d'étranges voyageurs. Ce n'étaient point des soldats, bien que leur attitude fût toute militaire, mais de simples ouvriers terrassiers engagés par le gouvernement des Principautés-Unies. Ils étaient deux cents, et le train venait de Berlin. Pourquoi le gouvernement roumain fait-il venir des ouvriers de Prusse, tandis qu'il pourrait en trouver par milliers dans les départements voisins ? C'est ce que se sont demandé les autorités de Cracovie. Mais les deux cents voyageurs étaient munis de passeports en règle : aucun moyen d'arrêter leur voyage, et ils ont continué leur route par le train de Lemberg.

On mande de Vienne, le 11 mars :
Le Reichsrath a accepté aujourd'hui, sans discussion, le budget du ministère de la justice, les chapitres relatifs à la dette publique, aux dépenses communes et aux ressources correspondantes. L'ensemble du budget de 1869 a été adopté ensuite, conformément aux propositions de la commission.

La Gazette de Madrid, du 11 mars, publie un décret de l'amiral Topete qui nomme M. Mendez-Nunez vice-président de l'amirauté. Par le même décret, MM. Polo, Barnabé, Bé-ranger, Ruiz, Apocade et Monet Frendergast sont nommés commissaires de l'amirauté.

PROBLEME.

59

LE VOLONTAIRE DE ZUMALACARRÉGUY

Par M. A. Du CASSE.

(Suite.)

D'une part, il était indispensable qu'un chirurgien vint sonder la plaie, et, d'une autre, il fallait par tous les moyens possibles aviser à ce qu'on ne sût pas à Oviedo qu'un officier carliste était dans l'hôtel. A cette époque tout partisan du prétendant pris par ceux de la reine était impitoyablement mis à mort.

Les deux pauvres femmes et le vieux Rodriguez se consultèrent longtemps avant de prendre une décision. A la fin ils résolurent de confier leurs tourments et leur position au capitaine-général lui-même, homme loyal et ancien ami de feu le comte de Rosamarès.

Rodriguez fut envoyé vers lui avec une lettre, et après avoir attendu deux grandes heures avant de pouvoir être introduit, il pénétra enfin dans l'appartement du général. Ce dernier fut bien étonné d'apprendre que la comtesse était à Oviedo avec sa fille ; il crut d'abord que l'officier carliste blessé et dont on lui parlait en con-

fiant le secret à son honneur n'était autre que le comte Henri lui-même qu'il savait être un des aides-de-camp de Zumalacarréguy.

Il eût été fort heureux qu'on ne se fût pas adressé à lui dans une circonstance aussi délicate et qui pouvait le compromettre d'une façon dangereuse. Cependant il ne voulut pas refuser de venir en aide à d'anciens amis, à de pauvres femmes malheureuses, et il promit à Rodriguez qu'il allait aviser.

En effet, dans la journée, un chirurgien christinos se présenta de la part du gouvernement général à l'hôtel de Rosamarès, et demanda à voir le blessé. On le laissa seul avec lui et Rodriguez, qui fut effrayé en voyant la plaie produite par le projectile. L'homme de l'art, assez habile pour un chirurgien militaire espagnol, déclara que, d'après lui, la désarticulation de l'épaule paraissait urgente, ajoutant qu'il ne voulait pas l'entreprendre seul, ni sans avoir eu au préalable l'autorisation du patient. Ce dernier repoussa énergiquement cette opération, disant qu'il préférait la mort à cette mutilation.

Aline, les yeux baignés de larmes en apprenant ce dont il était question, s'écria que si des soins constants, quelque longs qu'ils pussent être, pouvaient amener la guérison, le malade les aurait de ses mains et de celles de son excellente mère, qu'il était donc inu-

tile de parler de nouveau de cette affreuse opération qui lui faisait tant horreur.

Il fut alors résolu qu'on se bornerait à des pansements souvent renouvelés. Toutefois il fallut bien sonder la plaie et rechercher le chemin parcouru par la balle. Poriace eut beaucoup à souffrir, mais il montra dans ces terribles épreuves un courage héroïque. Il suffisait qu'Aline fût là, près de lui, sa main mignonne dans celle du blessé, pour qu'aussitôt la douleur semblât s'arrêter.

Nous ne voulons pas suivre pas à pas la guérison de Poriace et le sentiment de jour en jour plus tendre qui se développa dans deux cœurs si bien faits pour s'aimer. Pendant plus de six mois, les soins donnés au blessé par la fille et par la mère ne se ralentirent pas, et au bout de quelque temps, Mme de Rosamarès comprit bien que l'amour s'était développé dans les belles âmes de ces deux jeunes gens. Un jour elle s'adressa doucement et avec ménagement au cœur d'Aline.

La charmante enfant ne crut pas devoir se faire mystérieuse pour son excellente mère. Elle lui avoua qu'elle éprouvait pour Poriace le sentiment le plus tendre, le plus exclusif ; qu'elle croyait ce sentiment partagé, mais que jamais cependant Poriace ne lui avait fait, à cet égard, aucune ouverture.

— Et ses yeux, ajouta la bonne mère en souriant,

est-ce qu'il ne l'en ont jamais parlé ?

— Oh ! ses yeux, mère, dit en rougissant Aline, c'est différent. Je crois qu'ils m'ont dit beaucoup de choses et d'une façon bien éloquent.

La comtesse pressa sa fille sur son cœur, l'embrassa sur le front et se promit de saisir la première occasion de provoquer de Poriace une explication complète.

XXXII.

Les jours se succédaient à l'hôtel de Rosamarès, sans amener de bien grands changements dans la position des habitants, et nous n'aurions que peu de chose à raconter, sans deux circonstances, dont l'une faillit être une catastrophe épouvantable, et dont l'autre fut un grand bonheur pour cette famille ; or, dans ce mot de famille, nous comprenons Poriace destiné à en faire bientôt partie, si Dieu lui accordait la grâce de sortir triomphant de la crise dans laquelle pouvait le jeter d'un moment à l'autre sa grave blessure.

On sait que M. Patau accompagnait partout son maître. Il avait fini, sinon par prendre goût à la guerre, du moins par la faire à sa façon avec assez d'entrain. Lors de la surprise du village, la veille de l'entrée du 6^e de Navare à Oviedo, il avait mordu force mollets christinos, en sorte qu'il avait été remarqué des urbanos. Ces

Une ordonnance de M. Figuerola étend aux navires étrangers la faculté, accordée aux navires espagnols par les articles 8 et 260 des ordonnances douanières, de faire escale dans les ports espagnols avec des marchandises provenant des pays étrangers et avec des chargements de harangs.

Le projet de loi pour l'abolition de l'impôt personnel établi en remplacement des *consumos* et des octrois, a été repoussé par les Cortès.

Le projet d'amnistie pour les délits de presse a été adopté sans discussion.

On écrit de Madrid, à la *Patrie*, qu'une tentative aurait été faite pour empoisonner six ou sept mille soldats qui occupent la caserne de Guardia de Corps. La surveillance d'un officier aurait déjoué ce complot.

Le 6 mars, le feu a été mis à cette même caserne de Guardia, le plus vaste édifice de Madrid. Le feu s'est déclaré aux quatre côtés à la fois; la toiture, les écuries, les magasins, tout a été en quelques instants un vaste foyer d'incendie. Nous recevrons sans doute demain des détails à ce sujet.

Un télégramme de Washington, 10 mars, annonce que le général Grant a accepté la démission de M. Stewart.

M. Butler a introduit et la Chambre des représentants a adopté par 145 voix contre 16 un bill révoquant l'acte de tenure office.

Les républicains ont remporté l'avantage aux élections qui viennent d'avoir lieu dans le Hampshire. Leur candidat, M. Stearns, a été élu gouverneur. Trois autres candidats républicains ont été réélus membres du congrès.

On dément dans nos cercles politiques, dit une correspondance de Paris au *Phare de la Loire*, le bruit d'une intervention quelconque de l'Angleterre dans l'affaire franco-belge ou d'un rôle de médiation à conférer à cette puissance. Le fait est que les négociations se continuent sur le terrain économique, la question politique restant tout-à-fait étrangère aux délibérations. M. de la Guéronnière, qui a été reçu par le ministre d'Etat avec lequel il a eu une longue conférence, est sur son départ. M. de Beyens, le ministre de Belgique à Paris, qui a fait ces jours-ci une courte absence motivée sans doute par les négociations dont je vous parle plus haut, est revenu de Bruxelles hier, et à l'exception du *Peuple*, qui poursuit avec plus d'obstination que de succès sa campagne contre le ministère Frère-Orban, les journaux qui défendent le gouvernement ont mis une sourdine à leurs récriminations.

L'affaire du Polonais expulsé de Roumanie, dont on s'est occupé depuis quelques jours, est considérée ici comme peu importante, et comme ne devant donner lieu à aucune

espèce de difficultés entre Paris et Bucharest, la Roumanie n'étant pas pays musulman et l'effet des capitulations ne s'étendant qu'à ces derniers pays et non pas aux pays chrétiens, quoique vassaux de la Porte.

Le *Public* contient une note indignée relativement à la plus étrange des fausses nouvelles répandue hier aux Bourses de Francfort et de Berlin. Il ne s'agissait de rien moins que de la mort de l'Empereur des Français et d'une révolution à Paris. Le *Public* a raison cent fois de s'élever contre ce qu'il nomme « une spéculation éhontée. » Éhontée, sans doute. Mais on ne peut s'empêcher pourtant de penser que d'autres spéculateurs ont fait passer plusieurs fois à la Bourse de Paris, depuis un mois, la nouvelle de la mort du Pape, — ce qui a fait quelque peu monter la rente italienne, — et que le *Public*, à cette occasion, a tenu son indignation en réserve.

La *Liberté* de vendredi dernier annonçait, sous toutes réserves, la mort du Pape.

Ce bruit, transmis télégraphiquement par l'agence Havas a été démenti, comme nous nous y attendions, par plusieurs journaux, notamment par l'*Etendard* qui a cependant constaté que le bruit de la mort du Pape avait pris à Paris, dans la journée de samedi, une grande consistance.

En même temps, on annonçait qu'un soulèvement avait éclaté à Rome.

On lit à ce sujet dans la *Gazette du Midi* : « Cette nuit, trois grands convois de cavalerie ont traversé la gare de Marseille, venant de l'Est et se dirigeant sur Toulon; ils seront suivis d'autres convois pour la même destination. C'est un régiment de chasseurs qui est envoyé dans la province d'Oran pour surveiller les tribus qui s'étaient dernièrement soulevées. »

Ce régiment, contrairement à l'usage de la cavalerie expédiée en Afrique, emmène ses chevaux, la dernière famine ayant fait périr un grand nombre d'animaux et rendu la remonte très-difficile.

D'après ces explications, l'on voit que les bruits d'un soulèvement à Rome sont aussi faux que la rumeur de la mort du Pape, accueillie trop facilement par quelques journaux de Paris. »

Le *Phare de Marseille* commente, à son tour, les informations de la *Gazette du Midi*.

« Nous n'avons pas besoin, dit-il, de faire ressortir la contradiction qui existe entre les deux expressions *trois grands convois de cavalerie* et *c'est un régiment*. »

Nous nous contentons de restituer aux faits leur véritable portée.

Ce n'est pas un régiment, mais bien une brigade de cavalerie qui a passé nuitamment dans notre ville. »

« Nous apprenons, dit de son côté le *Courrier de Marseille*, que depuis hier de forts détachements de troupes, arrivés par le chemin de fer, ont traversé Marseille. Interrogés par des curieux sur leur destination, les officiers auraient répondu en riant : « Tout ce que nous pouvons vous dire, c'est que nous n'allons pas dans le Nord, et encore moins en Afrique. » En présence de cette réserve, les conjectures vont leur train.

Ces troupes vont s'embarquer à Toulon pour Civita-Vecchia et non pour Oran.

L'*Echo d'Oran*, arrivé aujourd'hui même, nous apprend, en effet, que non-seulement aucun soulèvement n'est à craindre, mais qu'à proprement parler, il n'y a pas eu de soulèvement le mois dernier.

Les troupes de cavalerie ne se sont jamais embarquées pour l'Afrique avec leurs chevaux, parce que les régiments profitent, au contraire, d'un séjour en Algérie pour se remonter, et qu'un voyage avec chevaux coûterait beaucoup trop cher, à cause du transport lui-même et, ensuite, de la mortalité qui sévirait sur les bêtes à leur arrivée en Afrique.

Maintenant, pourquoi renforce-t-on le corps d'occupation des Etats Romains? La *Gazette du Midi*, qui affecte à l'endroit de la santé du Pape et de la tranquillité des Etats Romains une telle confiance, n'a-t-elle réellement reçu aucune nouvelle grave?

Nous croyons savoir que le bruit qui a couru de la mort du Pape était causé par la nouvelle, transmise au ministère des affaires étrangères par M. de Banneville, de l'affaiblissement progressif du Souverain Pontife, affaiblissement qui donne des craintes sérieuses aux personnes qui l'entourent.

Les régiments de cavalerie, dont il s'agit, ne peuvent donc avoir été envoyés à Civita-Vecchia qu'en prévision des événements qui pourraient surgir à la mort du Pape. »

Dans la séance du 9, au Corps-Législatif, M. Pagézy a interpellé le gouvernement sur la question des octrois. M. Pagézy est un grand commerçant en vins; il est le député de la vigne, peu éloquent, lourd, diffus, pâteux. Selon lui, 100 kilogrammes de café produisent six mille quatre cents tasses de boisson, et les droits qu'ils payent, répartis sur chacune d'elles, se réduisant à 25 centièmes de centime, ne sauraient influer en aucune façon sur la consommation ni sur la production. Il n'en est pas de même pour les vins ou pour les alcools. Les droits excessifs perçus sur ces denrées frappent inévitablement ou le consommateur, ou la production. Le consommateur, en ce qu'ils les lui font payer à un prix beaucoup trop élevé; la production, en ce qu'ils réduisent la consommation. En un mot, M. Pagézy a plaidé, contre le sucre et le café, la cause du « canon » et du petit verre.

M. Pagézy a parlé longtemps; mais il aurait

pu parler plus longtemps encore sans grand dommage; les habitants de Montpellier liront sa prose oenophile: la Chambre l'a peu écouté.

M. des Rotours a réclamé pour la bière. Les bières du Nord ne peuvent parvenir dans le Midi, frappées qu'elles sont de droits excessifs. M. des Rotours a la voix un peu perçante et désagréable à entendre; mais on voit qu'il connaît bien les questions qu'il traite.

M. Pinard a plaidé la cause de la marée. M. d'Havrincourt celle des sucres. C'était la séance des denrées alimentaires.

L'honneur de la séance a été pour M. Haentjens. Il a présenté de très-justes observations tendant à une saine et pratique décentralisation. M. Haentjens ne craint pas de se prononcer haut et ferme pour l'abolition des octrois.

M. Haentjens a adressé, il y a peu de jours, une lettre à l'*Union de la Sarthe*, pour annoncer qu'il ne serait pas le candidat de l'administration.

Les ministres se sont réunis le 10 mars en conseil sous la présidence de l'Empereur. Les gens bien informés, prétendent, dit la *Presse*, que le programme des élections a dû être arrêté définitivement dans cette réunion. Les principes d'une politique nouvelle, plus jeune et plus active, reprendraient le dessus. D'après ces dispositions, que nous donnons sans en garantir la véracité, mais qu'on assure exister dans les hautes régions gouvernementales, il faudra que plusieurs des membres dociles de la majorité se résignent à la retraite.

L'échéance forcée à laquelle il faudra que tout soit décidé, est la tournée des conseils de révision qui commence lundi dans les départements. Les préfets devront proclamer la liste de leurs candidats devant les maires.

Pour les articles non signés: P. GODET.

Nouvelles Diverses.

On lit dans le *Journal officiel*:

« Un rapport du ministre du commerce, approuvé par l'Empereur, propose de former une commission pour examiner la question de savoir s'il faut véritablement attribuer le malaise actuel de l'industrie des tissus aux admissions temporaires de tissus en France. »

Après bien des tergiversations, et malgré l'opposition très-vive faite par M. Vuitry, le conseil d'Etat a enfin adopté le projet de loi sur la suppression des livrets d'ouvriers. Ce projet, qui va être déposé au Corps-Législatif, abroge complètement toutes les dispositions relatives aux livrets et notamment la loi du 22 juin 1853.

Le ministre de l'intérieur vient, dit le *Public*, d'adresser aux préfets une circulaire

derniers avaient répandu partout le bruit, en rentrant en ville, que les carlistes, non-contents de se battre à coups de baïonnette, lançaient sur leurs ennemis d'affreux chiens, aux poils hérissés, sortes de molosses cruels et qui dévoraient tous ceux qu'ils pouvaient atteindre.

Cette belle amplification était causée par l'unique et frisé Patau. Or, le hasard, qui est parfois bien singulier, avait fait que l'un des urbanos sur lequel le brave chien s'était le plus acharné, soit parce qu'il l'avait flairé comme un des plus poltrons, soit pour toute autre cause, se trouvait précisément l'illustre Alphonso, le perruquier bavard, si hostile aux carlistes en général et aux Rosamarès en particulier. La tête de Patau avait fait une telle impression sur l'esprit du Figaro, qu'il en rêvait parfois, depuis qu'il s'était tiré de la bagarre. Il avait, au reste, comme souvenir du brave chien, une belle cicatrice à la jambe qu'il avait fait passer pour le résultat d'une blessure causée par un coup de baïonnette carliste; blessure pour laquelle il ne demandait, ni plus ni moins, que la croix de Saint-Ferdinand.

Quoi qu'il en soit, Alphonso eût reconnu Patau entre tous les chiens de l'Espagne. Or, il advint qu'un beau jour, la tranquillité étant rétablie dans la ville, comme il se rendait le matin chez une pratique, son plat à barbe sous le bras, il se trouva, nez contre mol-

let, avec le redoutable caniche. Un cri d'effroi s'échappa de sa bouche; il laissa tomber sa faïence et se sauva de toute la vitesse de ses jambes.

Arrivé à l'extrémité de la place, il fut arrêté par un voisin qui, le voyant pâle comme un mort, lui demanda où il allait ainsi.

— Est-ce que les carlistes reviennent, brave Alphonso? lui dit le voisin en riant.

— Ne riez pas tant, Piedro; vous êtes peut-être plus près de la vérité que vous ne pensez.

— Qu'est-ce que vous chantez-là, compère?

— Je ne chante pas. Tenez, voyez-vous ce chien, lâbas, au bout de la place, ce barbet blanc qui entre tranquillement dans l'hôtel de ces brigands de Rosamarès.

— Eh bien!

— C'est un de ceux que ces misérables carlistes ont lâchés contre nous le soir de la glorieuse bataille où je fus blessé. Je le reconnais entre mille. Il botte comme vous voyez; c'est moi qui, en me défendant contre le soldat qui m'a donné ce coup de baïonnette honorable (et il montrait son mollet), ai cassé la patte de ce monstre de chien et vous ai tous préservés de sa dent cruelle.

— Mais, reprit le voisin Piedro, comment se peut-il que ce chien soit ici?

— Est-ce que cette maison n'est pas la caverne mystérieuse dans laquelle se réunissent tous les brigands?

— Vous parlez de l'hôtel Rosamarès, ajouta un troisième interlocuteur, venant se mêler à la conversation. Vous avez bien raison: je ne sais trop ce qui s'y passe, mais, à coup sûr, rien de bon. C'est un foyer de conspirateurs pour le prétendant. On m'assurait hier que les carlistes en ont fait leur hôpital.

— Bah! c'est bien possible, reprit un troisième, puisque chaque jour on y voit entrer le chirurgien du capitaine-général.

— Tu es sûr de ce que tu dis là?

— Tiens, la preuve, la voilà.

En effet, le chirurgien venait voir son blessé et entra dans l'hôtel.

— On nous trahit, se mit à hurler Alphonso.

Bientôt la place fut couverte d'hommes du peuple, d'urbanos vociférant contre les Rosamarès. Il fut décidé qu'on irait de gré ou de force visiter l'hôtel, et que, si on y trouvait des carlistes, on en ferait immédiatement justice. La foule grossissant, le tumulte prit en peu d'instants les proportions d'une véritable émeute populaire. Toutes les têtes étaient tournées vers la maison, ce qui finit par éveiller l'attention de Rodriguez. Le vieux serviteur vint fort effrayé prévenir la comtesse. Celle-ci, ne perdant pas la tête, envoya aussitôt le

fidèle serviteur chez le capitaine-général pour l'informer de ce qui se passait et du danger qu'ils semblaient tous courir. Cependant une masse d'hommes armés de bâtons et de couteaux se dirigeaient vers la grande porte, quand heureusement un peloton de soldats, débouchant d'une rue latérale, vint s'interposer entre le peuple et la maison menacée.

Le chef de la patrouille était accompagné d'un alcade qui harangua le peuple et lui demanda ce qu'il voulait.

Alphonso s'écria que des carlistes étaient cachés dans l'hôtel de Rosamarès; que les citoyens amis de la reine, et qui comme lui avaient versé leur sang pour Christine et pour sa fille, voulaient s'assurer si ce qu'on disait était vrai ou non. L'alcade répondit qu'il y avait quelque chose de beaucoup plus simple, c'était de nommer une commission prise parmi eux, laquelle se rendrait auprès du capitaine-général tout disposé à leur accorder juste et pleine satisfaction. L'alcade avait sa leçon toute faite.

La motion fut adoptée. Alphonso, Piedro et trois autres mauvais drôles, aussi lâches que cruels, furent choisis, ou plutôt se désignèrent eux-mêmes et suivirent l'alcade chez le général.

Ce dernier connaissait Alphonso. Il savait qu'il était le meneur de toutes les émeutes grandes ou petites qui,

relative au service de la caisse des chemins vicinaux. Le mode des emprunts et la quotité des annuités y sont spécialement examinés.

— La *Correspondance Havas* dit qu'au dernier concert des Tuileries, on a été frappé « des traces profondes que la dernière maladie du prince Napoléon a laissées sur toute sa personne. »

— Une lettre privée de Berlin donne des détails sur l'état de santé de M. de Goltz. Le cancer dont il souffre depuis deux ans aurait fait des progrès énormes, de sorte qu'une large plaie s'est ouverte du côté gauche du cou.

M. de Goltz est soigné par trois médecins. Son frère, qui était resté auprès de lui depuis son arrivée à Berlin, s'est senti obligé de le quitter, ne pouvant plus assister aux souffrances du malade. On attend le dénouement fatal d'un jour à l'autre.

— Une lettre du pape à M^r l'archevêque de Paris, que M. Emile Ollivier vient de publier dans la quatrième édition de son fameux livre, *Le 19 Janvier*, et reproduite par les journaux, n'a pas plus été autorisée qu'elle n'est officielle. On affirme que l'auteur de l'indiscrétion qui a livré la lettre pontificale à M. Emile Ollivier, vient d'être révoqué des fonctions qu'il remplissait à l'archevêché de Paris.

— Le *Public* annonce que des lettres d'Alger laissent entrevoir la prochaine arrivée en France du maréchal Mac-Mahon.

Le maréchal serait appelé à Paris à l'occasion des débats parlementaires sur le budget de l'Algérie.

— Mercredi au sortir de l'audience, toute la Cour impériale s'est rendue auprès de M. Devienne pour lui offrir, avec ses félicitations au sujet de sa nomination, l'expression de ses regrets d'être désormais séparée de lui.

— On parle d'une lettre qui aurait été adressée à l'Empereur par le pape, à l'occasion du prochain concile. C'est la *Patrie* qui donne cette nouvelle, dont il faut attendre la confirmation.

— M. Troplong laisse, dit-on, une fortune de 6 millions qui passera à ses neveux après la mort de M^m Troplong.

— Denys s'était fait maître d'école, Dioclétien se livrait à la culture des laitues. Autres temps, autres mœurs. L'ex-roi de Hanovre va, écrit-on de Vienne, fonder une maison de banque internationale dont les agents feront à la fois des affaires commerciales et de la propagande politique. Le prétendant a, dit-on, gagné 8 à 10 millions dans ces derniers temps, à la Bourse.

— Les empereurs qu'on nous avait promis de frapper viennent de sortir du balancier de la Monnaie; — non toutefois pour être mis de suite en circulation, mais pour être envoyés

aux divers gouvernements étrangers à titre d'échantillons.

La nouvelle pièce d'or ressemble à la livre sterling anglaise, à la pièce américaine de 5 dollars et à la pièce autrichienne de 10 florins. Elle sera envoyée d'abord à Bruxelles, à Berne et à Florence, ensuite à Londres, à Berlin, à Vienne et à Washington.

— Un télégramme de Turin, en date du 5 mars, annonce que le courrier de France, du 28, est enseveli sous une avalanche de neige, près de la maison de refuge n° 5, sur le mont Cenis. Il n'a pas encore été possible de débarrasser les voitures.

Les dépêches du 1^{er} mars se trouvent à Lansbourg, dans l'impossibilité de poursuivre par chemin de fer.

On ajoute que la route postale de Briançon est aussi obstruée par les neiges.

La durée de cette interruption n'étant pas déterminée, des ordres ont été donnés pour que les correspondances de France continuent leur marche, dès que ce sera possible, par les moyens extraordinaires et à tout prix.

— L'un de nos meilleurs compositeurs, M. Hector-Berlioz, est mort. Berlioz étudia au Conservatoire pendant deux ou trois ans, sous la direction de Chérubini et de Reicha, puis devint élève de Lesueur et se voua presque aussitôt à la composition. Il débuta par une messe, une ouverture de *Waverley* et une symphonie fantastique. Il obtint le prix de Rome en 1830. Deux ans après, à son retour en France, il faisait entendre son ouverture du *Roi Lear*, et une vaste composition musicale : le *Retour à la vie*, puis l'opéra de *Benvenuto Cellini* qui ne réussit pas; diverses symphonies, et enfin son grand opéra, *Les Troyens*. Comme écrivain, Berlioz laisse plusieurs volumes. Il était âgé de soixante-six ans.

Chronique Locale et de l'Ouest.

M. le comte de Las Cases a été désigné par le 8^e bureau du Corps-Législatif, pour faire partie d'une commission relative à la prorogation de surtaxes établies à l'octroi de la ville de Nantes.

Par décision impériale M. le général de brigade comte de Chalaneilles, est nommé au commandement du département de Seine-et-Marne.

Cet officier supérieur est remplacé à Angers par M. de Nansouty, récemment promu au grade de général.

Le 14^e de ligne, désigné pour faire partie du camp de Châlons, forme avec le 25^e la 2^e brigade de la 3^e division.

vous dénonçons à la reine.

— Un instant encore, mon bon ami Alphonso. La reine a daigné penser comme moi qu'une exception devait être faite, en faveur de cet officier carliste, qui, d'ailleurs, est un Français. Elle a même daigné me le faire écrire; en outre, Sa Majesté m'a ordonné de proposer au comte Henri de Rosamarès, citoyen de cette ville et un des grands propriétaires des Asturies, de prendre du service dans nos troupes avec le grade qui lui conviendrait. Or, je vous raconte tout cela, cher Alphonso, pour ajouter cette morale, que je suis pour mon compte parfaitement à l'abri des dénonciations de vous et des vôtres; ensuite que je sais que vous cherchez tous les moyens de faire naître des troubles dans la ville.

Jusqu'ici le capitaine-général avait parlé avec une douceur affectée, mais changeant brusquement de ton et se levant de son siège :

— Barbier Alphonso, lui dit-il durement, écoute bien mes ordres et tâche de les exécuter de point en point : en sortant d'ici tu vas te rendre à l'hôtel de Rosamarès, sur la place; alors tu affirmeras au peuple qu'on s'était trompé et que ce sont au contraire deux officiers christinos qui sont soignés avec beaucoup de dévouement par la famille de la comtesse; tu ajouteras que tu te portes garant de ce que tu as vu et reconnu de tes

NOTIONS SUR LA VIPÈRE.

La vipère est le seul animal dans notre pays qui porte un venin dangereux, et, lorsqu'elle est prête à sortir des trous creusés par des animaux dont elle fait sa proie, et où elle s'est blottie pour passer l'hiver, il n'est pas inutile de faire connaître sa constitution et ses habitudes.

Comme toutes les espèces de serpents, elle mène une vie presque constamment inactive, elle voyage même peu, et vous la retrouvez souvent plusieurs jours de suite à la même place, si elle n'y est pas attaquée. L'estomac n'étant pas actif, elle mange peu. Sa marche, quoique moins lente qu'on ne le supposerait dans un animal qui n'a pas de jambes, n'est pas précipitée. Il faut que la vipère surprenne sa proie, car elle ne pourrait pas l'atteindre.

Beaucoup de personnes croient que ce qu'elle brandit dans sa gueule est le dard qui pique. C'est tout simplement sa langue, qui n'est aucunement dangereuse. Sa gueule est armée de dents extrêmement aiguës, et elle mord comme tout autre animal. Le venin est introduit par cette morsure dans la chair, d'où il est porté dans la masse de l'individu mordu par la circulation du sang. L'effet en est très-prompt. Il produit une enflure livide considérable que l'on ne peut arrêter. Si la quantité de venin introduite n'est pas suffisante pour amener la mort, elle entre dans la circulation, et y produit un état maladif, suivant la plus ou moins grande quantité, qui ne guérit pour ainsi dire point. La médecine, qui avance tous les jours en dépuratifs, pourra peut-être trouver le spécifique.

La vipère replie ses dents dans les gencives absolument comme le chat replie ses griffes; elles ne servent aucunement à la mastication, car on trouve toujours les souris et les petits oiseaux dont elle se nourrit entiers dans l'estomac, et on ne distingue aucune blessure qui ait pu produire la mort avant l'introduction.

Ici commencent les suppositions. On croit généralement que la vipère porte une petite poche de chaque côté de la gueule qui contiennent le venin, et qu'elle perce en mordant. Il est bien difficile de constater leur existence: plusieurs personnes m'ont dit avoir distingué parfaitement ces petites vésicules de couleur blanche entièrement différente du reste de l'intérieur de la gueule, qui est rouge comme celle de tous les animaux; mais ces personnes varient tellement dans les détails, qu'elles détruisent leur affirmation.

Il y a longtemps que la science cite l'expérience d'avoir forcé une vipère de se mordre elle-même, et qu'elle a éprouvé tous les effets du venin. S'il en était ainsi, comment éviterait-elle de s'empoisonner en mordant? Il resterait toujours dans sa gueule suffisamment de venin qui, porté dans l'estomac, ferait immédiatement périr l'animal.

La vipère n'attaque jamais, elle craint l'homme et cherche à se sauver tant qu'elle peut. Elle n'est dangereuse, que quand elle se trouve serrée par une chose quelconque, et qu'elle croit être attaquée et tenue. Les morsures les plus fréquentes sont aux jambes lorsqu'on marche dessus, ou aux bras lorsqu'on prend à brassée une chose dans laquelle elle s'est retirée. Le moindre vêtement essuie le venin, et la morsure est peu dangereuse; mais lorsque la bête peut atteindre une partie nue, et qu'elle peut mordre dans la plénitude de ses moyens, la morsure est presque toujours mortelle. Elle connaît parfaitement le danger de son venin, et sa colère serait effrayante dans un animal qui aurait plus de moyens. Il ne faut aucunement s'en effrayer: le moindre coup de baguette bien appliqué sur les reins disjoint les nœuds de l'épine dorsale, et l'animal reste sans pouvoir avancer. C'est alors qu'on peut voir sa colère menaçante, mais totalement impuissante. On achève aisément de la tuer lorsqu'elle est ainsi blessée.

Le nombre en diminue sensiblement parce que dans la campagne on les craint peu, et que tout le monde les attaque sans hésitation. Un homme me disait dernièrement en avoir tué 25 dans son année 1868, et il m'en montrait trois qu'il avait tués depuis deux jours dans un petit taillis où il fagotait. A la vérité, c'est un destructeur qui s'est appliqué à connaître leurs habitudes. L'une de ces trois lui avait échappé la veille et avait gagné un monceau de bois; le lendemain il saisissait son premier bruissement, et l'arrêtait sous un brin de bois légèrement fourchu à travers des branches de bois abattu, où il était difficile de l'atteindre autrement, et où il la surprenait.

LAMARQUE.

Pour chronique locale et nouvelles diverses : P. GODE.

Dernières Nouvelles.

Washington, 11 mars. — MM. Washburne et Schofield ont donné leur démission.

Le général Grant a nommé secrétaire d'Etat pour les affaires étrangères, l'ex-gouverneur Hamilton Fish, de New-York; le général Rawlins, ministre de la guerre; M. Bouwell (Massachusetts), ministre des finances; M. Washburne, ministre à Paris.

Le Sénat a confirmé ces nominations.

Londres, 11 mars. — D'après le *Morning-Post*, les gouvernements français et belge auraient convenu hier de remettre à une commission mixte la décision des questions pendantes entre eux au sujet des chemins de fer belges.

Berlin, 11 mars. — Les assertions de quelques journaux, d'après lesquels M. de Bismark devrait faire prochainement une longue absence, sont dénuées de fondement.

M. de Bismark ira faire, huit jours avant

dans ce temps de troubles, éclataient de temps en temps à Oviedo, mais il savait aussi que le misérable était d'une couardise magnifique. Il le fit entrer seul chez lui, et, en présence de son aide-de-camp, tandis que les autres membres de la commission des cinq attendaient dans l'antichambre, il dit au Figaro :

— Mon bon ami Alphonso, il m'est revenu que vous avez découvert qu'il se trouve chez la comtesse de Rosamarès des officiers carlistes. Vous avez parfaitement raison.

— Ah! j'en étais bien sûr, reprend le barbier triomphant.

— Attendez un peu, mon bon ami. Il s'en trouve un, en effet, blessé au combat qui a suivi la reprise de la ville.

— Il faut qu'on le livre au peuple.

— Un instant de patience. Cet officier est celui qui a le plus contribué à préserver la ville d'un horrible pillage, en osant, en face de son parti, faire un acte de vigueur admirable; c'est lui qui, sur le balcon même de l'hôtel Rosamarès, a pris un volontaire des bandes carlistes et l'a jeté sur la place.

— N'importe, il faut qu'il meure; d'ailleurs si c'est à lui qu'appartient le chien que j'ai vu, c'est lui qui nous a traitreusement attaqués par derrière, et si vous ne le livrez pas au peuple, moi et tous mes amis, nous

yeux. Qu'il faut donc rendre grâce à ceux qui guérissent nos blessés, et aux autorités de notre souveraine la reine. Un mot de plus, un mot de moins, la plus légère hésitation, le moindre bavardage, et ce soir je te fais enlever, et demain on te trouve pendu dans le bois voisin.

Capitaine, ajoute le général s'adressant à son aide-de-camp, vous entendez, je vous charge de l'exécution de ces ordres. Ils doivent être ponctuellement suivis.

Puis reprenant son ton mielleux :

— Au revoir, mon ami Alphonso.

Le barbier tremblait comme la feuille, il fut mené à la porte de l'hôtel, en franchit l'entrée avec l'aide-de-camp, l'alcade, et quelques soldats. Bientôt ils en sortirent, Alphonso monta sur une borne et débita de là, non sans une certaine émotion, le *speech* qui lui avait été dicté par le capitaine-général, et qu'il avait, ma foi, parfaitement retenu.

Alphonso le barbier était un être si intelligent!

Ainsi furent préservés de ce danger nouveau les Rosamarès et leurs hôtes.

Ce que le capitaine-général avait dit au Figaro était vrai de point en point. Le commandant de la province n'avait pas cru devoir agir, dans cette circonstance, sans prendre les ordres du gouvernement. Il se doutait bien qu'un jour ou l'autre il serait dénoncé par quelque

énergumène, il fit un rapport des plus favorables sur le lieutenant Parlace. Il avait alors reçu non-seulement l'approbation de sa conduite, mais, ainsi que nous venons de le faire connaître, l'injonction de proposer au comte Henri de Rosamarès, dont la disgrâce était connue à Madrid et qu'on avait intérêt à rallier à la cause de la reine, l'offre de prendre du service dans l'armée des christinos.

Le comte Henri était toujours absent, l'on n'avait de lui aucune nouvelle. Cela n'avait du reste rien de bien surprenant, les routes interceptées de la Navarre et des provinces basques étaient encore occupées par la faction, tantôt par des partis carlistes, tantôt par des partis christinos, les lettres particulières arrivaient rarement à leur destination, et seulement lorsque les courriers du gouvernement ou ceux du prétendant étaient fortement escortés.

On était donc sans nouvelles du comte Henri à l'hôtel des Rosamarès, où l'on voit qu'on vivait, du reste, en assez bons termes avec l'autorité militaire de la province.

(La suite au prochain numéro.)

Pâques, un voyage à Varzin, où il passera seulement les vacances de Pâques.

Pour les dernières nouvelles : P. GODET.

Sommaire du numéro de cette semaine de L'UNIVERS ILLUSTRÉ. — Texté : Le Monde et le Théâtre, par Gêrôme; Bulletin de la semaine, par Th. de Langeac; Lord Erlistoun, nouvelle inédite, par l'auteur de John Halifax; Causerie scientifique, par Sam. Henry Berthoud; Chronique du Sport, par Léon Gatayes; Courrier du palais, par M^r Guérin; Courrier des modes, par M^me de Savigny. — Gravures : Portrait de

A. de Lamartine; Scène principale de la Famille des Gueux; le Matin à Calcutta; Explosion de la frégate autrichienne Radetzky; Incendie dans la forêt de Chantilly; Embuscade d'Indiens sur le chemin de fer du Pacifique; un Portrait par Rembrandt; le Bois de Boulogne (trois gravures); le Fort de l'Eluse, dans le Jura; etc. Rébus et Echees. — Les personnes qui ont l'intention de s'abonner à l'Univers illustré doivent se hâter, car il reste peu d'exemplaires des SPLENDIDES PRIMES GRATUITES qui leur sont offertes: le magnifique ALBUM DE LA GRAVURE MODERNE, richement relié et contenant cin-

quante-six planches in-folio d'une beauté et d'un mérite artistique exceptionnels; ou bien les quatre volumes in-quarto des CHEFS-D'ŒUVRE DU THÉÂTRE MODERNE et des ŒUVRES DE JEUNESSE DE BALZAC. Les abonnés de six mois reçoivent gratuitement les ŒUVRES DE JEUNESSE DE BALZAC; les abonnés de trois mois reçoivent également gratuitement dans les bureaux du journal une jolie collection avec couverture imprimée contenant huit gravures en taille-douce, d'après le Titien, Raphaël, Carrache, Teniers, l'Albane, Rembrandt et Watteau. — A la demande d'un grand nombre de per-

sonnes, l'administration de l'Univers illustré s'est décidée à accepter des abonnements d'essai d'un mois, au prix de 1 fr. 75 c., Paris et départements. On offre gratuitement aux abonnés d'un mois l'Almanach de l'Univers illustré, charmant recueil contenant 64 pages et 40 jolies gravures. — Les abonnements partent du 1^{er} et du 16 de chaque mois.

M. SICARD, dentiste, rue des Lices, 52, Angers.

P. GODET, propriétaire-gérant.

A VENDRE
OU A AFFERMER
LE FOUR A CHAUX
Ste-ELISABETH.

Situé commune de Chenetulle-les-Tuffeaux, Et les bâtiments en dépendant. S'adresser à M^r DUFOUR, notaire à Gennes. (112)

A CÉDER
UNE SCIERIE MÉCANIQUE

Avec machine à vapeur de la force de quatre chevaux, Située à Vihiers (Maine-et-Loire).

On vendrait avec cet établissement une maison où s'exploite un café avec une bonne clientèle. S'adresser à M. LEDUC, propriétaire de l'usine. (63)

A VENDRE

Vin rouge et vin blanc des coteaux de Saumur, récolte de 1868. S'adresser au bureau du journal.

A VENDRE

Vin rouge en barriques, de la récolte de 1865, ayant un goût très-fin. S'adresser au bureau du journal.

MAISON A LOUER

PRÉSENTMENT, Rue de l'Hôtel-Dieu, 5. S'adresser à M. GUIBERT, qui l'habite, ou à M. MAGÉ, près l'église de Nantilly. (416)

MAISON

A LOUER
Pour la Saint-Jean 1869, AVEC JARDIN, ÉCURIE, REMISE, Rue du Palais-de-Justice. S'adresser à M^r LAUMONIER, notaire.

MAISON

A LOUER
Pour la Saint-Jean, Rue de la Mairie, habitée par M. Ribault, marchand de meubles. S'adresser à M. JUHAULT père.

A LOUER

Pour la Saint-Jean prochaine, **UNE MAISON** A Saumur, rue Verte, Occupée par M. Mayet, contrôleur. S'adresser à M. GIRARD-ROUSTEAUX. (2)

A LOUER

MAISON, rue du Petit-Maure, avec ou sans écurie et remise. S'adresser à M. Rivaud. (68)

M. GARREAU-RATOUIS

NÉGOCIANT, Rue du Puits-Neuf, Saumur, A l'honneur de prévenir sa clientèle qu'il n'a nullement l'intention de quitter le COMMERCE D'ÉPICERIE et de CIRE, ainsi que quelques personnes mal intentionnées en ont répandu le bruit. Il continuera les affaires comme par le passé. (97)

ON DEMANDE à emprunter **15,000 francs pour 10 ans à 4 p. 0/0**, première hypothèque sur un immeuble de 35,000 francs. S'adresser au bureau du journal.

MODES.

Maison LORRAIN-BOUCHEREAU, rue Saint-Jean. On demande de suite UNE APPRENTIE.

NOUVEAUTÉS

MAISON B. GABORIT, rue Saint-Jean. On demande de suite un apprenti. (102)

M^r DELALANDE, notaire à Saint-Léger (Vienne), demande un clerc. (518)

ON DEMANDE, pour un magasin, un jeune homme de quinze ans au moins. S'adresser au bureau du journal.

On demande un clerc pour une étude de notaire des environs de Saumur.

FABRIQUE D'ENCRE

de PASQUIER, pharmacien, rue du Marché-Noir, Saumur. Cette encre est inaltérable et n'oxyde pas les plumes métalliques.

TOUT MALADE PEUT SE DONNER SANTÉ FLORISSANTE, ÉNERGIE ET LONGÉVITÉ SANS MÉDECINE, SANS DÉRANGEMENT ET SANS FRAIS, PAR

LE CHOCOLAT DU BARRY de Londres, breveté de S. M. la Reine d'Angleterre, qui est le salut de ceux qui souffrent des mauvaises digestions (dyspepsies), gastrites, gastralgies, constipations habituelles, hémorroïdes, glaires, vents, palpitations, diarrhée, gonflement, étourdissement, bruit dans les oreilles, acidité, pituite, migraine, surdité, renvois, nausées et vomissements après repas et en grossesse; douleurs, aigreurs, crampes, spasmes et inflammation d'estomac, des reins, du ventre, du cœur, des côtés et du dos, tout désordre du foie, des nerfs, de la gorge, des bronches, de l'haleine, membranes muqueuses, vessie et bile; insomnies, toux, oppression, asthme, catarrhe, fluxion de poitrine, bronchite, phthisie (consomption), dartres, éruptions, mélancolie, dépérissement, épuisement, paralysie, perte de mémoire, diabète, rhumatisme, goutte, fièvre, hystérie, la danse de Saint-Guy, irritation des nerfs, névralgie, vice et pauvreté du sang, chlorose, suppression, hydropisie, rhumes, grippe; manque de fraîcheur et d'énergie, hypochondrie. Il est aussi le meilleur fortifiant pour les enfants faibles et les personnes de tout âge, formant de bons muscles et des chairs fermes. Ce chocolat nourrit dix fois mieux que la viande et que le chocolat ordinaire.

Certificats. — Vernet-la-Varenne (Puy-de-Dôme), le 27 décembre 1866. — Monsieur, nous sommes très-contentes du chocolat Du Barry. — Sœur AGATHE, supérieure. — Adra, province d'Almería (Espagne), 21 octobre 1867. — Monsieur, j'ai la satisfaction de vous dire que votre chocolat a rétabli parfaitement la santé de ma fille et l'a guérie d'une éruption cutanée qui ne la laissait pas dormir, par cause des démangeaisons insupportables qu'elle éprouvait. Envoyez-moi encore 30 kilogr. contre le mandat ci-inclus. Agréé, monsieur, etc. PERRIN DE LA HIROLES, vice-consul de France. — Certificat N° 65,715. — Paris, 11 avril 1866. Monsieur, — Ma fille, qui était excessivement souffrante, ne pouvait plus ni digérer, ni dormir; elle était accablée d'insomnie, de faiblesse et d'irritation nerveuse. Elle se trouve bien du Chocolat Du Barry qui lui a rendu la santé avec bon appétit, digestion et sommeil parfait, tranquillité des nerfs, gâté d'esprit et chairs fermes. Votre reconnaissance, H. DE MONTLOUIS. Aliment exquis pour déjeuner et souper, éminemment nutritif, s'assimilant et fortifiant les nerfs et les chairs et il rétablit l'appétit, bonne digestion et sommeil rafraîchissant aux plus affaiblis. En tablettes pour 6 tasses, fr. 1-25; 12 tasses, fr. 2-25; de 24 tasses, fr. 4; de 48 tasses, fr. 7, soit environ 20 centimes la tasse; et en poudre en boîtes de 2 fr. 25, 4 fr., 7 fr., 16 fr.; pour 288 tasses, 32 fr.; pour 576 tasses, 60 fr. — Se vend dans toutes les villes chez les premiers Pharmaciens et Épiciers. DU BARRY et C^{ie}, 26, Place Vendôme, à Paris. Dépôt à Saumur, chez MM. J. OUI, ph., et COMMON, rue Saint-Jean, 25. (446)

LES PETITS BOLLANDISTES.

VIE DES SAINTS

d'après LES BOLLANDISTES, LIPOMAN, SURIUS, RIBADENEIRA; Le P. GIRY. Les Hagiologies et les Propres de chaque Diocèse et les travaux hagiographiques les plus récents, Par M. l'abbé PAUL GUÉRIN. SIXIÈME ÉDITION, Entièrement revue, soigneusement corrigée et considérablement augmentée. 15 beaux volumes gr. in-8° cavalier vergé, à 6 fr. le volume.

Comme ce titre l'indique, la nouvelle édition de la Vie des Saints que nous annonçons aujourd'hui peut être considérée comme ce qui a paru jusqu'ici de plus parfait, de plus complet en ce genre. Chaque Vie a été confrontée avec les Acta Sanctorum. Ainsi, ce qui distingue spécialement cette édition de toutes celles qui l'ont précédée, ce sont les nombreuses additions faites d'après les Bollandistes: elle a été pour ainsi dire retrempee à cette source féconde. Non-seulement elle reproduit la substance de leurs immenses travaux, disséminés en d'énormes in-folio, mais encore elle leur emprunte tous les faits, tous les détails propres à intéresser, à instruire et à édifier. Non-seulement cet ouvrage donne pour chaque jour de l'année, en y ajoutant la date de la mort de chaque Saint, le Martyrologe Romain, traduit sur la dernière édition de Benoît XIV et annoté d'après Baronius; le Martyrologe de France et ceux des divers Ordres religieux: Carmes, Basiliens, Bénédictins, Cisterciens, Camaldules, Capucins, Franciscains, Dominicains,

Servites, Trinitaires, Chanoines réguliers, Ermites de saint Augustin, Congrégation de Vallombreuse, etc.; les Légendes des Bréviaires de chaque diocèse, fleurs à demi-écloses, renfermant, en un charmant abrégé, les Vies de plusieurs milliers de Saints, avec toutes leurs beautés, avec toutes leurs couleurs, et avec tous leurs parfums; mais encore on y trouve la Vie des Saints nouvellement canonisés, l'histoire des Bienheureux, entre autres celle des serviteurs de Dieu qui en 1867 ont été appelés aux honneurs d'un culte universel. Les contemporains morts avec un renom de sainteté eux-mêmes occupent une large place dans cette œuvre. Les PP. Liebermann, Muard, Le P. Ravignan, M. le curé d'Ars, etc., y revivent avec leur physiologie propre.

Afin d'augmenter l'intérêt du livre, des notes précieuses sur le culte, les reliques, les monuments de nos Saints ont été intercalées, et ces notes viennent des lieux mêmes où le culte est rendu, où les reliques et les monuments subsistent.

Chaque mystère, chaque dogme, chaque fête devient dans cette œuvre l'objet d'un discours où la théologie la plus profonde s'allie à la piété la plus tendre.

Il nous est donc permis de le dire sans exagération: cette Vie des Saints, la plus complète qui ait paru jusqu'ici, résume et remplace toutes ses devancières. Y souscrire c'est faire plus qu'une acquisition utile, indispensable même à tout chrétien, c'est aussi et surtout aider à la glorification des Saints et à sa sanctification personnelle.

Cette nouvelle édition aura 15 volumes grand in-8°, avec des notes marginales pour analyser le texte et guider le lecteur, en lui indiquant tout de suite, dans la page, où le renvoie la table des matières, le passage qu'il cherche.

On peut consulter les articles publiés, sur cette Vie des Saints, par les journaux le Monde, l'Univers, la Revue catholique, etc.

Un exemplaire est déposé au bureau de l'Echo saumurois, pour les personnes qui désireraient examiner cet ouvrage.

S'adresser à Saumur chez Paul GODET, imprimeur-libraire, place du Marché-Noir.

On trouve dans la même maison tous les ouvrages édités par les librairies religieuses et scientifiques de Paris.

Conditions plus avantageuses que celles offertes par les voyageurs.

L'ANGLETERRE

ET LA CHRÉTIENTÉ,

PAR M^r MANNING, archevêque de Westminster. Ouvrage traduit avec l'approbation de l'auteur et celle de M^r l'évêque d'Angers, Par M. l'abbé PICHÉRIOT. Paris, librairie POUSSIELGUE frères. — Saumur, GRASSET et GODET.

BOURSE DE PARIS.

RENTES ET ACTIONS au comptant.	BOURSE DU 11 MARS.			BOURSE DU 12 MARS.		
	Dernier cours.	Hausse.	Baisse.	Dernier cours.	Hausse.	Baisse.
3 pour cent 1862.	70 95	» 20	» »	70 70	» »	» 05
4 1/2 pour cent 1852.	101	» »	» 10	100 90	» »	» 10
Obligations du Trésor.	485	» 5	» »	483 75	» »	» 1 25
Banque de France.	2880	» »	» »	2870	» »	» 10
Crédit Foncier (estamp.).	1497 50	» »	» »	1487 50	» »	» 10
Crédit Foncier colonial.	» »	» »	» »	» »	» »	» »
Crédit Agricole.	635	» 5	» »	630	» »	» 5
Crédit industriel.	650	» »	» »	655	» 5	» »
Crédit Mobilier (estamp.).	283 75	2 50	» »	280	» »	» 3 75
Comptoir d'esc. de Paris.	701 25	6 25	» »	697 50	» »	» 3 75
Orléans (estampillé).	955	2 50	» »	952 50	» »	» 2 50
Orléans, nouveau.	» »	» »	» »	» »	» »	» »
Nord (actions anciennes).	1167 50	5	» »	1162 50	» »	» 5
Est.	581 25	» »	» »	583 75	2 50	» »
Paris-Lyon-Méditerranée.	980	» 5	» »	977 50	» »	» 2 50
Lyon nouveau.	» »	» »	» »	» »	» »	» »
Midi.	618 75	» »	» »	615	» »	» 3 75
Ouest.	600	» »	» »	597 50	» »	» 2 50
C ^{ie} Parisienne du Gaz.	1610	» 10	» »	1607 50	» »	» 2 50
Canal de Suez.	472 50	» »	2 50	465	» »	» 7 50
Transatlantiques.	410	» »	5	317 50	7 50	» »
Emprunt italien 5 0/0.	55 75	» 90	» »	55 25	» »	» 50
Autrichiens.	662 50	11 25	» »	655	» »	» 7 50
Sud-Autrich.-Lombards.	472 50	12 50	» »	467 50	» »	» 5
Victor-Emmanuel.	» »	» »	» »	» »	» »	» »
Romains.	49 50	» »	50	49 75	» 25	» »
Crédit Mobilier Espagnol.	312 50	2 50	» »	312 50	» »	» »
Saragosse.	81	» 1	» »	80 50	» »	» 50
Séville-Xérés-Séville.	» »	» »	» »	» »	» »	» »
Nord-Espagne.	63 75	» 25	» »	63 25	» »	» 50
Compagnie immobilière.	113	» 3	» »	111 25	» »	» 1 75

OBLIGATIONS 3 p. 0/0, garanties par l'État, remboursables à 500 fr.

Nord.	» »	» »	» »	338 75	» »	» »
Orléans.	329	» »	» »	330 50	» »	» »
Paris-Lyon-Méditerranée.	328	» »	» »	329	» »	» »
Ouest.	327 50	» »	» »	328	» »	» »
Midi.	325 50	» »	» »	326 25	» »	» »
Est.	332 25	» »	» »	332 50	» »	» »

Saumur, P. GODET, imprimeur.